

Paris le 25 Janvier 1881.

Monsieur

Lorsque le Baron Thénard eut la généreuse pensée de fonder la Société des Amis des Sciences, l'enseignement scientifique de l'université et celui des grandes écoles spéciales publiques ou libres n'avaient pas pris le développement qu'ils ont acquis dans ces derniers temps. Les laboratoires des hautes études n'avaient pas réuni autour des maîtres qui les dirigent une élite de jeunes hommes destinés, après quelques années d'un noviciat fortement organisé, à enrichir la science du fruit de leurs travaux et préparés à recruter les chaires de l'enseignement supérieur.

Le progrès dont la France offre le spectacle est fait pour réjouir le cœur de tous les amis de sa prospérité et de sa gloire. Maintenu par ces institutions nouvelles au rang que lui avaient assigné nos illustres prédécesseurs, elle demeure assurée d'occuper longtemps avec honneur une place enviée au milieu des nations civilisées dont elle excite encore une fois l'émulation.

Mais, les efforts suscités par ces larges appels adressés à la jeunesse, en multipliant le nombre des professeurs et ceux de leurs auxiliaires, multiplient aussi le nombre des victimes de la science dont notre société a pour mission de réparer les imprévoyances ou de secourir les malheurs.

Formée, il y a vingt deux ans par Thénard, Octogénaire alors et près du terme de sa noble carrière, pour venir en aide

quelques infortunes rares et exceptionnelles, elle a dû étendre son action. Le nombre des familles dignes de son intérêt a toujours été croissant et leurs droits constatés ainsi que leurs besoins réels se sont constamment élevés à un niveau plus haut que celui de nos ressources.

Et cependant, si les agriculteurs dont la science décide ou sauve les récoltes, les citadins dont elle assainit ou embellit les demeures, les familles dont elle améliore le bien-être, les aliments et les vêtements, si le commerce dont elle facilite les moyens de transport ou de correspondance, le soldat dont elle perfectionne les armes, le marin qu'elle dirige sur l'Océan, le mineur auquel elle marque la route au sein de la terre, le malade dont elle endort la douleur, si tous ceux qui vivent entourés des dons de la science et qui les mettent à profit, nous apportent leur obole, la Société de secours des amis des sciences serait trop riche.

Pressée par le spectacle navrant des misères dont elle est la confidente attristée, elle ne s'est aujourd'hui fait aucun d'impuissance. Oui ! il est des savants français, qui après avoir doté leur pays de découvertes que le temps se chargera de faire fructifier — mais non à leur profit — abattus par la souffrance ou emportés avant l'heure, par une mort imprévue, laissent leurs familles dans la détresse — et nous ne pouvons rien pour elles !

La Société de secours des amis des sciences prenant toute ces infortunes sous sa tutelle, voudrait assurer le pain de ces derniers jours à ceux qui sont accablés par l'âge ou la maladie, donner quelque sécurité aux veuves et des ressources d'éducation aux enfants de ceux qui n'ont laissé pour héritage qu'un nom respecté et le souvenir de leurs services. Elle ne le peut plus !

Le but de la Société n'a rien de chimérique, pourtant
il est modeste et pratique. Pour l'atteindre, son conseil
fait un nouveau, un énergique et pressant appel:

A tous les savants, aux professeurs des écoles spéciales,
des facultés, des lycées, des collèges, car c'est à leur profit
que la Société a été fondée,

Aux esprits élevés qui voyent dans le progrès de la
philosophie naturelle un spectacle digne de leurs méditations
et qui considèrent la science comme une noble aspiration
de l'intelligence vers la lumière et la science française
comme une de nos gloires les plus pures;

Aux industriels dont les découvertes de la science moderne
améliorent sans cesse les procédés et accroissent les bénéfices;

Aux grandes Compagnies Financières, expression brillante
de la fortune de la France; elles n'oublieront pas que c'est
à la science qu'elles doivent leur essor et qu'à côté de ces
spéculations qu'elles créent, il est des inventeurs qui meurent dans
le dénuement et le désespoir;

Oui! Le conseil de la Société leur fait à tous, par ma
voix que les ans, hélas! ont trop affaiblie, un nouveau et
pressant appel; il fait entendre un cri de détresse, en
présence des nobles infortunes devant lesquelles il gémit
de se trouver dépourvu, quand il s'agit de payer au Génie
délaisné la dette de la Société française.

Oui! Ces talents trahis par le sort, ces inventeurs imprudents,
ces génies imprévoyants, tous ces génieux insensés, que
s'oubliant eux-mêmes, n'ont pensé qu'à la grandeur ou à
la prospérité de leur pays ont droit à notre protection;
leurs familles ne doivent pas réclamer en vain notre

Secours, notre tutelle; ne répudions pas ce devoir sacré.

Vous nous aiderez à l'accomplir, Monsieur,
et quand dans ce grand et légitime intérêt, c'est encore
un octogénaire, arrivé près du terme de la vie,
qui tend vers vous une main suppliante, vous ne
voudrez pas que son espérance soit déçue. Vous ne
répudierez pas son dernier vœu - et cette prière suprême
en faveur du Génie et du Malheur sera entendue,
comprise et exaucée.

Veillez agréer, Monsieur,
avec l'expression de mes remerciements anticipés,
celle de mes sentiments de haute considération

Le Président de la Société de Secours
des Amis des Sciences

Humay

Membre de l'Académie Française, Secrétaire
perpétuel de l'Académie des Sciences.